

L'itinéraire de Dieu

Régis Debray vient de publier *Dieu, un itinéraire. Matériaux pour l'histoire de l'Éternel en Occident* (Éditions Odile Jacob, 399 pages, octobre 2001, ISBN 2738110347; 28,93 Euro). René Vesque l'a déjà lu pour nous et en résume l'argument plutôt que d'en faire un compte rendu critique. Sa recension suit de très près le texte de Debray. C'est pourquoi seules les citations textuelles extensives et les expressions relevées par l'auteur lui-même sont marquées de guillemets.

L'auteur Régis Debray

né en 1940, docteur d'État

compagnon de route de Che Guevara

conseiller du Président Mitterand

professeur de philosophie à Lyon III

président du conseil scientifique de l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques

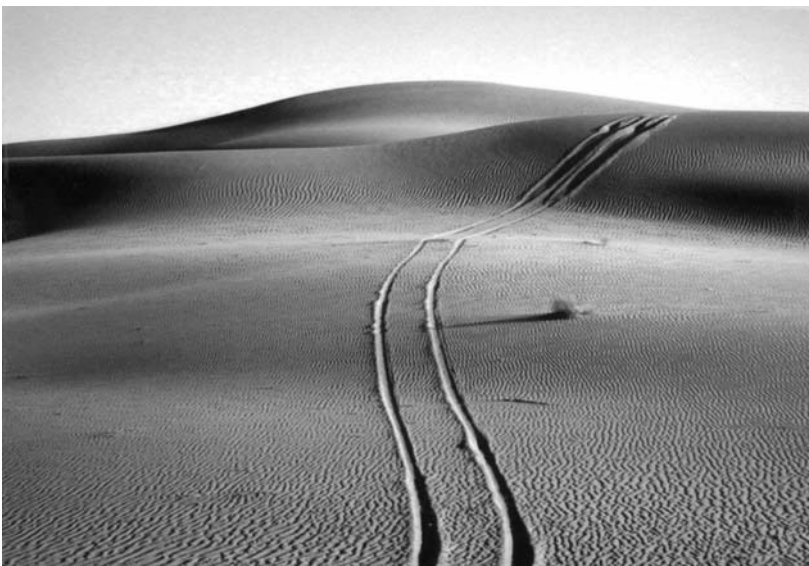
Cet itinéraire de Dieu est limité à l'espace qui a vu naître, ou se développer, la religion juive, le christianisme et l'Islam. L'auteur s'excuse d'être bref sur l'Islam. Il le connaît trop peu. Peut-être plus tard ... Debray a passé quelques mois à Jérusalem, avec les chercheurs dominicains de l'École biblique, qui édite la Revue biblique. Son information est de bonne source. Son livre s'adresse au curieux, qui veut sortir de l'ignorance dans laquelle le laisse une laïcité (française) mal comprise, qui proscriit de l'école publique l'histoire des religions.

Notre Dieu n'a pas toujours été là. Il est né au désert, il y a trois mille ans. Les zigzags de son chemin révèlent les multiples facettes de l'Unique, Dieu. Même nom, même personne? "Comment se fait-il qu'il soit toujours parmi nous? Et que des centaines de millions d'hommes (qui ne vont plus à dos d'âne et de chameau ...) continuent d'aller à sa rencontre, dans le pèlerinage, le sacrifice ou la fête, mosquée, église ou synagogue?"

L'auteur n'arbitrera pas le débat entre science et foi, décalogue et éthique, logique du *comment* et logique du *pourquoi*. Les philosophes sont absents du débat. Absente aussi la sociologie religieuse, science qui ne s'immisce pas dans le surnaturel. L'objectif est de prendre "à la lettre" Celui qui refuse à Moïse la vision de sa Face: "Non, je ne te montrerai que mes traces..." (Ex 33, 20) L'enquêteur va regarder le dos de Dieu, aller sur ses talons, le suivre à la trace. Établir une "généalogie des dehors de Dieu", qui s'attache aux *méditations de Dieu*.

L'étude veut être à la fois recherche sur les éléments documentaires, leurs modes d'accès et de diffusion et étude de l'histoire matérielle des signes et des supports qu'ont transmis les peuples, les Églises et autres communautés. La méthode permettra de dégager les relations entre nos fonctions sociales supérieures telles que religion, art, idéologie, politique et nos procédés de mémorisation, déplacement et organisation. Ce rapprochement entre technologie et théologie est fondé, parce que l'invention technique, "prothèse (qui) fait l'humain de l'homme", (...) permet la *succession cumulative* qu'on appelle culture. Les techniques - des moyens de transport du pasteur nomade à la *high tech*, en passant par l'écriture, l'imprimerie et l'urbanisation - joueront un rôle essentiel dans cet itinéraire de Dieu.

Cette recherche est poursuivie sur 11 des 12 chapitres du livre. Elle démarre au désert où se déplaçaient les prophètes. Elle s'arrête au Dieu d'aujourd'hui, qui semble chercher sa place en face des "néopaganismes de la cybermagie". Le déclin des religions traditionnelles marquerait-il le retour à la case de départ? Le dernier chapitre se veut approche philosophique, à partir du constat que l'itinéraire de Dieu n'est pas terminé. Dieu est-il mort ou cache-t-il son jeu? Les collectifs humains seraient-ils voués à exister avec un en haut, qui serait, pour notre espace culturel, le Dieu de la Révélation?



Le lecteur croyant estimera certaines affirmations contraires à sa foi. Son impression pourrait provenir d'une culture religieuse d'avant Vatican II. À un moment crucial de son étude, Debray soulève la question du "fait et de la foi". Sa réponse tient en trois mots: "chacun sa loi". Théologie et histoire ont chacune ses lois propres et chacune dit sa vérité. La question de l'histoire tourne autour de la source, celle de la foi se joue aux embouchures. Question légitime, car il n'existe pas plusieurs vérités, mais bien plusieurs "réels". Le réel de la croyance a son propre réalisme, comme la positivité critique a le sien. Le lecteur trouvera un complément d'information dans *Grundkurs des Glaubens, Einführung in den Begriff des Christentums*, (Herder 1984, 448 S.) de Karl Rahner, également disponible en traduction française sous le titre de *Traité fondamental de la foi* (Centurion, 1994, 518 pages).

Les Écritures

La rédaction des textes de l'Ancien Testament se situe entre 500 et 300 avant Jésus-Christ. À ce moment, la population de Jérusalem se compose d'autochtones, d'exilés de retour de Babylone et d'anciens pasteurs venus du désert d'Égypte. Le polythéisme de la population locale, le monothéisme des pasteurs et les croyances du "reste" revenu d'exil avec les Tables de la Loi s'opposent. L'origine reconnue commune scellera l'unité. Le monothéisme, désormais rapporté à Moïse, est antidaté spontanément, parce que telle est la commande généalogique. "La chronologie est l'argument d'autorité par excellence, le moyen le plus efficace d'assujettir les nouveaux venus ou les anciens qu'on répute tels, pour les besoins de la cause". Cette forgerie littéraire, invention *ex post ante* d'un passé réparateur, ne procède pas d'une volonté de tromper, mais d'un instinct de conservation. "Se mentir pour ne pas mourir, cela vaut mieux que l'inverse (...) La Bible a magnifiquement rempli son rôle de matrice communautaire en fabriquant de l'origine pour s'inventer une destination. Elle n'est pas 'fausse' (si ce n'est au regard de nos illusions historicistes). Elle est performante".

Du coup, notre connaissance de l'Ancien Testament est bouleversée. L'Exode devient la projection d'un retour au pays, les Tables de la Loi un souvenir de Babylone, où la législation était très avancée. Le premier Isaïe (vers 750) a ignoré l'histoire de Moïse. Une religion pure et monothéiste n'a pas existé à l'origine. Le Deutéro-Isaïe (le rédacteur des chapitres 40 à 55) était sans doute le premier prophète indubitablement monothéiste, vers 500. "Nul autre n'est Dieu en dehors de moi". (Is 45, 21) Dieu, d'unique pour une tribu est devenu l'Unique *en soi*. Cessons de confondre table des matières de la Bible et chronologie de sa

rédaction. Il faut placer le Deutéronome avant la Genèse et l'Exode.

Le Dieu d'Israël

Voici 3,6 millions d'années le rameau qui a conduit à l'homme s'est séparé du tronc des simiens. L'embranchement *homo erectus* remonte à 1,7 millions d'années. La fonction symbolique, qu'expriment les figures peintes et la sépulture, apparaît entre -100 000 et - 35 000 ans. Et le monothéisme, vers 500. Pourquoi si tard ? Et que faire de ceux d'avant la Révélation ?

L'Égypte et la Mésopotamie sont les *pays du seuil*. Au milieu, le désert, cadre traditionnel des théophanies, n'est pas monothéiste. Lieu de passage aux temps bibliques, il sera lieu de la théocratie et du monothéisme sans concessions de l'Islam. La montagne, "désert en verticale", est l'endroit des Tables de la Loi. Le désert est chargé d'ambivalence: c'est la punition d'Adam et le salut de Moïse; c'est le lieu de la tentation et de l'épreuve; c'est le lieu où se joue le combat entre l'agriculteur avec ses clôtures et ses biens à protéger (Adam et Caïn) et le pasteur nomade qui ne s'attache à aucun site (Abel); c'est encore le lieu qui s'oppose à la ville avec sa mauvaise graisse et avec la glu des convoitises. "Chaque fois que l'Hébreu 'relâche' en ville, son Dieu devra le renvoyer au lieu de l'épreuve."

Le Dieu des pasteurs, adapté à la transhumance, apparaît avec l'existence de troupeaux et de montures. Il n'est pas encore l'Unique, mais l'unique de la tribu, qui interdit de se prosterner devant les dieux des voisins. Pour qu'il reste parmi son peuple, Israël invente un "dieu portatif", une "roulotte de Dieu", qui les éloigne des autels sacrificiels fixes des voisins sédentaires. L'*Arche sainte* suivra les Hébreux au désert. Elle transportera les duplicata des deux Tables du témoignage. En plus de ce matériel de voyage et de culte, que personne n'a jamais vu, un autre outil a assuré la survie de la Révélation: l'alphabet. "Le monde sémitique a enrichi l'humanité de deux dons: Dieu et l'alphabet." L'Égypte et la Mésopotamie plus développées n'y ont pas réussi. Chez l'un, Israël prendra le papyrus, à l'autre il empruntera l'Écriture. Pour le peuple hébraïque, l'écriture a été outil d'affranchissement national.

L'alphabet introduit le monothéisme. À côté de sa fonction productrice de connaissances, l'Écriture a rempli une "fonction mystique, productrice de transcendance. Et sa forme la plus abstraite, l'alphabet, produit le divin le plus abstrait": *Je suis Celui qui suis*. (Ex 3, 14)

Trois fonctions de l'écriture méritent d'être relevées. 1. L'alphabet vulgarise les mystères. " Qui

La Bible a magnifiquement rempli son rôle de matrice communautaire en fabriquant de l'origine pour s'inventer une destination.

ignore l'Écriture n'est pas un ignorant mais un impie. On peut être bon chrétien et analphabète. Mais un juif analphabète est un cercle carré. "Avec l'écriture, passage du *mythos* oral au *logos* écrit, la divinité entre dans la logique de l'argumentation, du principe d'identité et de non-contradiction. L'écriture ouvre la voie à la théologie et, plus tard, au rationalisme.

2. En société orale, le contexte enclave. Pas de lois, des coutumes, pas d'Absolu, du relatif. La vie est locale, les locaux collent à leurs mythes, qui ne décollent pas du groupe. Pour les sémites, pasteurs nomades, "choisir l'écrit plutôt que l'image était couper court au traditionnel culte des ancêtres (...). L'ancêtre, de charge à porter, devient démarreur généalogique."

3. L'écrit est également révélateur de la névrose obsessionnelle. Le fondamentalisme est une "hypertrophie malade de la trace écrite".

Jérusalem, Temple et capitale

Le peuple hébreu s'installe en Terre sainte. D'une mystique de l'itinérance, on passe à une stratégie d'occupation. La conquête d'un territoire national, d'une Terre sainte, fait entrer le politique. Le peuple veut avoir un roi, "comme les autres nations". D'où dépit de Dieu (1 Sam 8, 7) La Tente devient Temple, et la Ville, à la fois sanctuaire et capitale. Autour de la Bible se dessinent en halos des cercles concentriques de sainteté. "Le rouleau sacralise le Temple, qui sacralise la cité du Temple, laquelle sacralise toute la terre d'Israël. La centralité est une métastase : du centre à la ville et bientôt au pays, promu centre du monde". Désormais, où que le Juif se trouve, il priera en se tournant vers la Cité "choisie par Dieu pour qu'on y honore son nom".

L'auteur fait suivre une longue réflexion sur le syndrome de Jérusalem. Les conflits ne datent pas d'aujourd'hui. Il serait intéressant de revenir à un autre moment sur ces réflexions.

Le Dieu de Jésus-Christ

Voici 2000 ans, une secte juive, une entre tant d'autres, quitte l'orbite du judaïsme et devient, en un assez bref laps de temps, la "vraie religion romaine". En 49, le concile de Jérusalem dispense les convertis non-juifs de certains rites, dont la circoncision. En 135, on fait à Rome la distinction entre Juifs et chrétiens. En 150, c'est la séparation sans retour entre religion juive et religion chrétienne.

Aucun des disciples de Jésus de Nazareth n'a écrit sur lui de son vivant. Nous connaissons Jésus parce qu'il a fait l'objet de la prédication des premiers messagers de la "Bonne Nouvelle". Ils ne

racontent pas une "vie de Jésus", mais annoncent que ce Jésus "mort pour nos péchés (est) toujours vivant". Que dans ce Jésus s'est manifesté l'amour d'un Père. Dieu, en Jésus, s'est laissé cracher dessus. Cet anéantissement de Dieu s'est transformé en apothéose : Jésus vit auprès de Dieu. Il est Jésus-Christ, le Seigneur. Son destin rend définitive l'alliance de Dieu avec son peuple. Paul, pharisien converti, a rendu l'événement de la crucifixion lisible et intelligible dans les catégories mentales du milieu de la diaspora juive de l'Empire romain. On a désormais la réponse à la question: "Et vous, qui dites-vous que je suis?" (Mt 16, 15) Dans la prédication, les traces du Jésus historique se sont réorganisées et ont été transmises jouées, réintégrées dans le psychodrame collectif de l'Alliance et sculptées en confirmation. "On reprend les mêmes matériaux - Isaïe, Melchisédech, Osée, la Pâque -, mais on les 'monte' comme autant d'annonces ou de préparations d'un accomplissement qui vient d'avoir lieu à l'insu de ses premiers bénéficiaires". L'hérétique condamné devient refondateur de la Loi. Ce travail se fait dans l'urgence, car, pour les premières communautés chrétiennes la fin du monde est imminente.

Les écrits canoniques du Nouveau Testament ont été rédigés entre 50 et 130. Les Actes des Apôtres montrent le miracle *refondateur* d'une transmission bien conduite: simplifier le complexe et supprimer les hésitations. Le jour de la Pentecôte, toutes les langues de la terre proclament le même message. Sont oubliés les arbitrages préalables à la profession de foi désormais commune. Le processus s'achève, en 150: les diverses communautés juives de la diaspora reconnaissent que la Torah s'est à la fois abolie et accomplie dans la personne du Messie. Au cours des siècles suivants, l'Église a connu nombre de sectes et de mouvances. L'unité a prévalu, grâce aux Pères de l'Église, concile après concile, et sous la main de fer des empereurs.

On peut reconnaître trois moments principaux de cette transmission: Au premier siècle, le milieu juif construit la figure du Messie, qui de surcroît perd son ancrage territorial avec la destruction du Temple. "Ce Jésus est bien le Christ". Au deuxième siècle, les Juifs hellénisés d'Antioche et d'Alexandrie font du Christ un maître d'école philosophique, "un maître de vérité". Au troisième siècle, le milieu romain transforme cette sagesse à enseigner en religion à instituer. Le Christ est Dominus, l'Empereur du ciel et de la terre.

L'implantation de la nouvelle religion a été rapide, parce que le message reprend l'héritage judaïque. Mais un changement d'accent, révèle une mutation de fond. Le projet se mondialise: le message

Voici 2000 ans, une secte juive, une entre tant d'autres, quitte l'orbite du judaïsme et devient, en un assez bref laps de temps, la "vraie religion romaine".

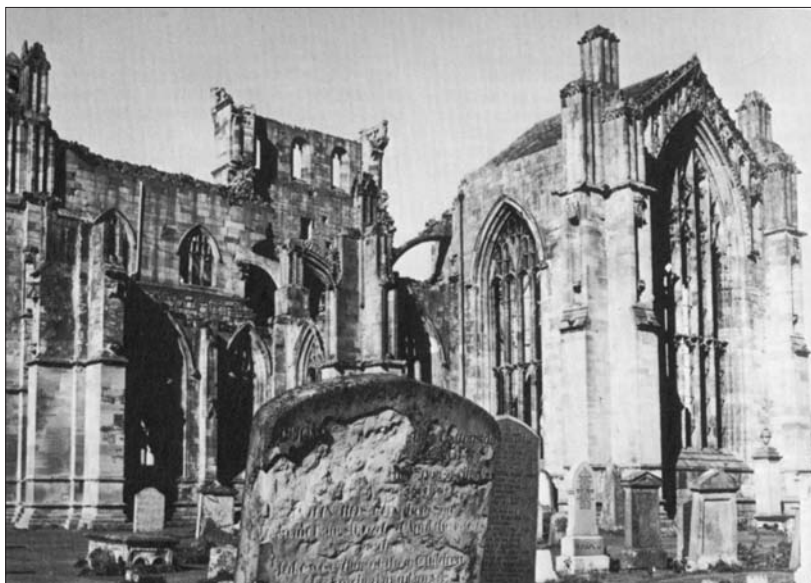
est ouvert à la gentilité. Présenté sous une forme à la fois simple et radicale, il s'adresse à des gens simples. Le Jésus des Évangiles donne un enseignement de rue à des gens de la base, oralement et sans façons. Les paraboles et les proverbes parlent de la vie de tous les jours. Un divin "light", dans lequel un commandement unique résume la Loi et les Prophètes : "tu aimeras..." Les messagers, différents de caractère, d'origine et de convictions judaïques opposées, sont unis en Jésus-Christ. Ils sont des "hommes-lettres" qui, Parole et itinérance réunies, s'en vont par paires fonder ou refonder des communautés. En l'an 112, "ce n'est pas seulement à travers les villes, mais aussi à travers les villages et les campagnes que s'est répandue la contagion de cette superstition" (Pline). Enfin, l'outil, le codex, ancêtre de nos livres, tablette de bois enduite de cire, se multiplie et circule parmi les chrétiens. Le codex, plus facile d'accès que le rouleau de papyrus, avait la préférence des auteurs chrétiens. "Harmonie de la fin et des moyens. Un Dieu pauvre en esprit s'adresse aux pauvres en argent, et leur arrive par le plus économe. Il a l'esprit d'enfance et se sert d'un joujou".

Le temps de l'Église

La fin des temps, annoncée proche dans la prédication primitive, ne se réalise pas. L'Église, "administration raisonnée de la déconvenue", rend alors acceptable l'attente. Jésus est mort intestat, insouciant, sans programme, ni contrat, ni consigne claire. L'Église aurait-elle revendiqué l'héritage et fait le testament ensuite? Pour éviter la déshérence, les disciples ont dû tout inventer, pour que la prédication puisse rebondir, des ministères s'enchaîner, un corps épiscopal se constituer. Née au pied de la Croix, le jour de la Résurrection, la fonction de l'Administration-Église est d'assurer la durabilité du périssable. "À l'entrée, le Sermon sur la montagne, à la sortie, la Curie romaine". Le trait d'esprit cache la question fondamentale: L'institution est-elle nécessaire? L'expérience montre que les mouvements chrétiens en rupture avec l'Église devenue écran, retombent finalement dans de nouvelles institutions.

Qui dit Église chrétienne dit également hiérarchie et Magistère. Une religion d'adhésion personnelle dans une communauté croyante a besoin d'un principe unificateur, le corps du Christ, et d'un garant de fidélité à la Parole, le Magistère. Ici encore, l'analyse de Debray mériterait un développement plus étendu. Contentons-nous de ce qui suit:

1. Un principe de précaution devrait guider gouvernants et pasteurs: "si vous libérez un homme de sa religion, donnez-lui une patrie. Si vous le



Melrose Abbey, Ecosse

libérez de sa patrie, donnez-lui une religion. Si vous avez en stock ni doctrine ni foyer, insérez-le au moins dans un réseau. Donnez-lui une famille d'attache. Une solidarité qui l'augmente. Mais ne le laissez pas seul, sans phares ni balises, la dérive lui ferait trop mal et il vous en cuira".

2. La société civile, les cercles profanes, tous ont besoin de hiérarchies. L'institution est révoltante, quand elle défaille, comme l'Église qui prêche l'Évangile, mais ne le pratique pas. Mais disparition de l'institution signifierait également disparition du témoignage. "De deux maux, l'insuffisance ou le néant, les collectifs en bonne santé préfèrent le moindre. Seuls des individus peuvent déjouer l'instinct de conservation et opter pour le suicide par intransigeance". Reste que, chaque matin, il faut reprendre le combat contre l'esprit d'orthodoxie, "tant les puissances divines sont enclines à enrégimenter les corps et les pouvoirs séculiers à enrégimenter les esprits".

3. Les deux derniers siècles ont apporté la preuve que *la religion dans les limites de la simple raison* recherchée par Kant, introduite dans les cultes civils de la Révolution française, n'a pas répondu à l'espérance. "On peut douter que l'Occident du vingtième siècle, celui de la torture et des tueries de masse, au bilan, soit parvenu à traduire dans ses conduites la Raison des Lumières qu'il invoque à ses tribunes".

Un Dieu de chair

La foi chrétienne est acceptation libre de la Parole. L'interprétation de la Parole révélée a fait problème, voici 2000 ans, comme elle fait problème aujourd'hui. Chaque époque produit et interprète à la lumière de ses connaissances. L'élaboration théologique et christologique des premiers

Le Jésus des Évangiles donne un enseignement de rue à des gens de la base, oralement et sans façons. Les paraboles et les proverbes parlent de la vie de tous les jours. Un divin "light", dans lequel un commandement unique résume la Loi et les Prophètes : "tu aimeras..."

Le christianisme marque le passage d'un Dieu ethnique à un Dieu électif. C'est le passage d'un Dieu qui exclut à un Dieu qui permet d'inclure : tous sont éligibles.

siècles se passe dans "un long et subtil transvasement mental. Une certaine verticalité hébraïque sera collée dans les plis de la culture grecque, qui la *recode* en souplesse". Les professions du Symbole chrétien ont connu au préalable la pagaille des controverses entre sectes et l'examen de conformité aux normes de la pensée hellénistique. Les Pères de l'Église ont coulé, avec les concepts de la philosophie grecque, les dogmes de l'Incarnation et de la Trinité. Le Père créateur, le Fils Rédempteur, l'Esprit-Saint sanctificateur. Spéculations de pasteurs, qui avaient peu de retentissement auprès des masses. Sans doute. Mais qui portaient fondamentalement sur l'homme, sur la destinée de l'humanité, et en cela concernaient les masses. "L'Éternel a un Fils humain sans y perdre sa transcendance. La religion chrétienne a une fin planétaire". L'Incarnation, c'est Dieu qui assume la totalité de l'homme en Jésus. Sa mort, sa vie au-delà de la mort disent que la vie de l'homme mortel a un sens. La relation du Père à Jésus dit que Dieu est communication et amour. L'adhésion personnelle offerte à tout homme exprime de façon absolue la valeur de tout être humain, homme et femme. Marie proclamée "theotokos", mère de Dieu, affirme la dignité de la femme, à l'égal de l'homme. Le christianisme est à la fois lecture d'une Parole et mémoire d'un Acte de Dieu.

Le christianisme marque le passage d'un Dieu ethnique à un Dieu électif. Qui envoie dans l'histoire comme monde à construire. C'est le passage d'un Dieu qui exclut à un Dieu qui permet d'inclure : tous sont éligibles. Ce fut peut-être le moment à partir duquel l'Occident a pu "penser

le lien social comme quelque chose à décider et non plus à préserver". "Qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi" (Mt 10, 37): La vocation humaine n'est pas d'être né, mais de poser un choix. Croire, c'est remplacer de petites solidarités par celle qui englobe le monde entier. *Lumen gentium* dira Vatican II.

Ne nous moquons pas des anges. Le christianisme a gardé de petites doses de polythéisme. C'est l'hommage d'un nouveau venu à la continuité de l'espèce. Chaque époque a sur la précédente un droit de suite autant que d'inventaire, et cette gratitude fait notre humanité. "Il serait assurément désolant que les dizaines de millions d'êtres intelligents qui ont tour à tour bâti Ninive, Sumer, Babylone, Thèbes, Athènes, Alexandrie, Rome, aient imaginé, pressenti ou réfléchi pour rien, et que des successeurs amnésiques aient songé à les évacuer du débat, parce qu'un Sauveur, un vrai, nous serait né sur la paille, hier matin, dans une auge, à Bethléem".

Le même concile donne à Marie le statut de mère de Dieu et légitime les icônes. L'art religieux débouchera sur l'art tout court. Mais n'oublions pas: "Une culture qui honore les images fait honneur aux femmes. L'oppression des sœurs va de pair avec la destruction des icônes. Le même qui bombarde les statues, lapide les adultères. Qui ferme ses musées, enferme ses femmes. L'inverse est vrai aussi : partout où l'image a droit de cité, la femme a le droit de participer".

À suivre

René Vesque



Henri Cartier-Bresson,
Cachemir, 1948